

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 22 (1954)
Heft: 12

Artikel: Message de Noël
Autor: Portal, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sion acquise. Le malade recherche les origines refoulées ou oubliées de ses désirs et, dès qu'il les retrouve, il se sent libéré de ses complexes. Mais, dans le cas particulier de l'inversion innée, la psychoanalyse est généralement impuissante, car le problème d'ordre physique se double d'un autre d'ordre physiologique dont les causes nous échappent encore. Bien entendu, on peut toujours essayer d'intervenir et d'agir par suggestion. L'introspection, l'interprétation des rêves, la persuasion arrivent à réduire les psychoses ou inhibitions et amènent parfois une guérison relative. Mais, pour l'immense majorité de ces âmes mortes, le salut ne peut venir que d'elles-mêmes. Certains êtres, doués d'intelligence et d'une volonté peu commune, parviennent, à force de patientes recherches, à découvrir le point faible de leur résistance mentale ou à sublimer leurs instincts. Je donne leur exemple aux autres, aux malheureux à qui je ne puis que répéter le conseil de Féré «d'attacher leur chariot à une étoile».

Un mot encore: il faudrait que toutes les nations suivent l'exemple de l'Allemagne d'avant 1930. Celle-ci possédait, sous la direction compétente du grand sexologue Magnus Hirschfeld, son Institut pour la Science Sexuelle ¹ où la police pouvait utilement se documenter, où les névrosés pouvaient aller se faire soigner. Mais, tandis que les Germains, avec la gravité qu'ils apportent en toutes choses, considèrent la sexualité selon son aspect médical et social, les Latins ne veulent y voir qu'une gaudriole. Au lieu d'en rire, il serait peut-être plus urgent et plus digne de combattre le fléau. Nous ferions du même coup oeuvre de charité chrétienne en rendant à beaucoup de malheureux le sens et le goût de la vie, en leur apportant enfin ce qui leur manque le plus: un peu d'espoir.

Jean-Pierre MAURICE.

Message de Noël

Qu'on veuille l'admettre ou non, il y a des fluides qui traversent l'espace et agissent sur nos pensées et actions sans que nous nous en rendions compte. — C'est ainsi qu'un soir au début de cet été, nous parlions littérature. On évoquait les beaux livres d'autrefois. — La Mort à Venise, Confusion des sentiments, Le Livre Blanc, La Porte Etroite . . . Et puis, l'un de nos camarades, qui lit beaucoup, nous rappela son livre préféré. — «Un Protestant» de Georges Portal. Mais oui, nous l'avions tous lu, cet aveu franc, sans fard, qui avait paru en 1936. Ce livre nous avait tous bouleversé et nous avions tous espéré voir la parution du second volume annoncé qui, pourtant, jamais ne vint. — Quelques jours plus tard, nous reçûmes une lettre de . . . Georges Portal. Depuis là, une correspondance suivie s'est établie entre nous et c'est avec un immense plaisir que nous soumettons aujourd'hui le premier d'une série d'articles que Monsieur Portal a écrits pour le Cercle.

Charles Welti.

Venant du midi de la France, où il était né dans une cité célèbre par ses monuments romains, vivait au début de ce siècle, à Zurich, un petit

¹ Institut für Sexualwissenschaft.

garçon en culottes courtes. Il habitait au numéro 52 de la Steinwiesstrasse, dans une jolie maison ceinturée d'un riant jardin.

Sa famille, qui le chérissait, l'avait envoyé là pour apprendre la langue allemande et connaître des horizons nouveaux.

Il fréquentait la Freieschule, Rämistrasse, où filles et garçons, cordialement mêlés, rivalisaient de sagesse dans des classes confortables, et de turbulence pendant les récréations qui avaient lieu dans une vaste cour dominée par les clochers gris du Grossmünster tout proche.

Il découvrit l'éblouissement bleu du lac, qui, sous la blanche couronne alpestre, pénétrait sa jeune âme de pureté et de lumière.

Il découvrit aussi la neige, et les parties de luge sur les pentes maternelles du Zürichberg; les joies viriles du football, que sa respectueuse admiration pour les exploits des fameux Grasshoppers paraît d'un immense prestige.

Tout ce qui peuple la vie heureuse d'un petit garçon se trouvait réuni, pour l'enrichir, dans cette maison qui n'abritait pas une pension ordinaire ou revêche. Un professeur bienveillant et cultivé, sa femme, alerte et sensible, gouvernaient une sorte de petite famille dont les membres juvéniles venaient des pays les plus divers. Elle se composait de trois jeunes Napolitains d'origine suisse, d'un Américain, d'un Allemand et d'un Danois très sportif, qui s'adonnait tous les matins à la culture physique avant d'aller en classe. Ce dernier m'avait adopté très tendrement, comme un grand frère . . . car — vous l'avez deviné — le petit garçon français, c'était moi.

Je partageais sa chambre, qu'il avait ornée du drapeau rouge à longue croix blanche de son pays, pour lequel il avait un culte émouvant, et dont il me parlait sans cesse avec enthousiasme.

Je dois à la vérité de dire que, vu mon jeune âge, j'étais le plus gâté de tous ces garçons. On m'avait baptisé «le petit Chose». La plupart de mes camarades, parvenus au stade supérieur de leurs études, allaient déjà au Polytechnicum.

Cette époque lointaine, heureuse et pacifique, où le siècle nouveau ne laissait rien deviner encore des drames sanglants qu'il allait apporter au monde, m'apparaît aujourd'hui comme un beau livre d'images escorté de chansons.

Un demi siècle s'est écoulé depuis. La vie a passé sur moi. Mais j'ai conservé mon âme de petit garçon, et si je viens à vous en ce jour de Noël, c'est pour vous dire au déclin de mon destin pathétique:

«Une seule chose compte: garder son coeur pur. Le reste n'est rien.»

Jusqu'à ces derniers mois, j'ignorais l'existence du CERCLE. Pourtant ma place était marquée parmi vous. Je suis au service de la même cause, et j'applaudis à votre effort de libération.

Chose étrange, lorsque je remonte le cours des ans, je puis préciser le lieu et l'époque du premier frisson précurseur de ma vocation sexuelle, que je ne soupçonnais même pas.

C'est à Zurich, dans ce beau jardin (aujourd'hui disparu, car un immeuble a pris sa place) dont une des grilles dominait la Freiestrasse, que j'ai subi en toute innocence pour la première fois de ma vie le charme d'un contact viril.

Je l'ai raconté dans mon livre. Je m'amusais à lutter avec le plus jeune des Napolitains, mon compagnon favori. Cela nous était arrivé bien souvent. Ce jour-là, lorsqu'il m'eut vaincu — car il était beaucoup plus fort que moi — lorsqu'il me tint sous lui, étendu sur le sol de la petite esplanade où nous jouions habituellement au croquet, une émotion insolite me saisit, et ma virginité fut soudain alertée, troublée . . . Le cœur d'Arnold battait très fort, très vite. Je le sentais tout proche, frappant, contre ma poitrine, contre mon propre cœur, dont le rythme se confondait avec le sien . . . La chaleur et l'odeur saine de son corps en sueur s'emparèrent de moi. J'étais surpris, ému, emporté dans un vertige, et ne cherchais pas à comprendre la nature ou la cause de cette sensation nouvelle . . . Le ciel, au-dessus de nos têtes, auréolait le clair visage penché sur le mien. Sous le regard triomphant et malicieux d'Arnold, je fermai les yeux, ébloui, heureux, tandis que son souffle tiède m'engourdissait en me caressant.

Il n'y avait rien de vicieux ou d'équivoque dans mon émotion. Nous étions purs tous deux. Mon ami ne soupçonna rien de ce qui venait silencieusement de se passer en moi.

Cette minute n'eut point de lendemain. Il ne me vint jamais à l'idée d'en provoquer le retour.

Il s'écoula plusieurs années avant que je prisse conscience de ma vocation naturelle et de ma particularité. Mais jamais je n'ai eu le sentiment de commettre un péché en aimant à ma façon.

Je ne me sens pas impur sous la clarté du soleil. Je ne me sens pas impur devant un sapin de Noël. Je suis certain d'être l'égal des hommes qui sont nés différents, et je ne les envie ni ne les moque.

Mais croyez-moi, mes amis: veillez sur votre cœur, veillez à votre droiture, à votre courage. Plus que quiconque, nous devons mener une vie honnête et claire. Plus que quiconque, nous devons vivre virilement et donner l'exemple d'une loyauté qui désarme la malveillance.

La femme du professeur, cette digne, honnête et tendre personne, me répétait souvent: «Bleib rein!» Sans doute entendait-elle ces mots à sa façon.

Pourtant, aujourd'hui, touchant à la fin de mon existence, j'affirme que je suis certain de lui avoir obéi.

Mon cœur est resté pur. J'ai su mériter l'amour et vivre sans hypocrisie. Le devoir n'est jamais de renoncer à l'essentiel de soi-même.

Nous avons droit au bonheur.

Il ne nous est pas interdit.

Mais tout bonheur est un échange.

Nous ne recevons jamais de la vie autre chose que ce que nous lui avons donné.

Soyons généreux envers elle. Elle sera généreuse envers nous.

Georges Portal.